

Chuchoter

Christine Daffe

Number 146, September 2015

Le secret

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/78873ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Daffe, C. (2015). Chuchoter. *Moebius*, (146), 28–33.



CHRISTINE DAFFE

Chuchoter

1.

Toute petite, et jusqu'à ce que je devienne « jeune fille », je tombais dans les pommes. Ce n'était pas grave, du moins c'est ce que maman affirmait. « C'est rien, tu es tombée dans les pommes », disait-elle. Les autres adultes ne m'en parlaient pas.

Je savais que c'était une expression, mais je jure que l'image est souvent venue à mon esprit : j'étais étendue sur le dos, par terre au milieu des pommes, le corps « raide comme un poteau » car c'est ainsi que ma grande sœur l'a décrit. Les pommes étaient rouges.

J'aurais préféré le mot « évanouir », mais maman n'en faisait pas usage et de toute façon, je ne voulais pas en parler. Je faisais pipi dans mes culottes chaque fois ou presque et j'avais honte. Une petite fille comme moi, avec de bonnes manières et qui ne portait que des robes et des chaussettes blanches, devait avoir honte de faire pipi dans ses culottes, même dans les pommes.

Quand ça se produisait à la maison, heureusement, je pouvais vite aller me laver et me changer. Ni vu ni connu ! Mais quand ça se produisait ailleurs, devant d'autres personnes ou d'autres enfants, alors je tentais l'impossible pour que ça ne paraisse pas et je comptais beaucoup sur les autres pour qu'on fasse comme si rien ne s'était passé.

Ça commençait toujours avec des points lumineux (une œuvre de Kandinsky, *L'accent en rose*, me rappelle le phénomène). Je voyais les petites lumières qui approchaient et hop, ça y était, dans les pommes ! Parfois, ça se produisait parce que je me tenais debout et immobile trop longtemps. C'est arrivé à plusieurs reprises à l'école quand j'attendais en rang.

D'autres fois, c'était la vue du sang ou de blessures qui provoquaient ma perte de conscience. Toujours, quand je voyais du sang, même le mien, hop! Quand je voyais un pansement, un plâtre ou une vilaine cicatrice, ça y était aussi. D'ailleurs rien qu'à entendre quelqu'un décrire des blessures, je me crispais et mon cœur battait vite et fort; si possible, je m'éloignais.

Un jour, alors que j'avais onze ou douze ans, maman m'a posé une question à laquelle je n'ai pas su répondre. Je peux encore l'entendre, cette question mal formulée: « Mais qu'est-ce que tu vas faire quand tu vas être jeune fille? » Ma mère avait les sourcils froncés, mais le seul fait qu'elle ait abordé le sujet – le sang de mes menstruations – m'avait paralysée. Maman n'avait pas hâte que je devienne « jeune fille ». « Les problèmes commencent à ce moment-là », prétendait-elle.

À la même époque, j'ai su que le médecin à Ambérieu avait parlé d'épilepsie et voulu que je passe des tests. C'est mon père qui me l'a dit. En se confiant, il ne me regardait pas (il était assis à son bureau, penché sur ses papiers). J'ai figé, mais j'ai entendu la suite. J'ai appris que maman et papa avaient jugé que des tests n'étaient pas nécessaires et que, de toute façon, on allait bientôt s'établir au Québec.

Mes parents ont eu de la chance. Mes pertes de conscience ont cessé. Je ne me souviens pas d'en avoir eu après mes premières règles. J'ai même cessé d'avoir peur du sang et des blessures. Comme l'a dit maman, je me suis raisonnée.

Si j'ai souffert d'épilepsie, il s'agissait probablement d'une épilepsie infantile, du genre qui disparaît à la puberté. Cependant, j'ai souffert sérieusement sur le plan psychologique. Je me trompe peut-être, mais je suis portée à croire que l'attitude de mes parents, surtout celle de ma mère, explique l'apparition d'un docteur dans mon imagination, puis sa présence assidue, soir après soir, dans ma chambre d'enfant. Il venait me rassurer pour que je puisse m'endormir.

Les séquelles sont donc psychologiques. Le docteur ne m'a jamais abandonnée et m'a suivie partout, toute ma vie. Au cours de mon adolescence, j'ai passé plus de temps à construire sa personnalité que la mienne. J'adorais m'isoler

et me perdre dans des rêveries animées où je prêtais ma voix, mes connaissances et mes facultés émotives à Philippe (le docteur), de même qu'à ses amis pour qu'il puisse avoir une vie bien remplie. La lecture, le cinéma et certaines personnes m'inspiraient, mais je créais tout, de A à Z dans l'environnement de Philippe. Je me suis d'ailleurs intéressée au fonctionnement du cerveau et aux neurosciences dès l'âge de vingt-cinq ans. J'ai lu des tas d'articles de vulgarisation scientifique. Je tenais à développer les connaissances de Philippe afin que mes rêveries quotidiennes et détaillées soient les plus crédibles et les plus vivantes possible. L'épilepsie « nous » fascinait, mais surtout l'aphasie et les mécanismes cérébraux du langage. Souvent, dans mes rêveries, je perdais l'usage de la parole et Philippe m'aidait à le retrouver.

2.

Je suis une mauvaise nouvelle avant de naître. Je suis une chose dont on ne veut pas parler. Je suscite des pensées que mes parents, mes deux grandes sœurs et mon grand frère préfèrent chasser de leur esprit. Mais je n'y peux rien. Je dois venir au monde.

Pour que ma mère se mette en tête que j'existe et puisse s'occuper de moi, mon grand-père doit poser sa main sur son gros ventre et lui dire que ce bébé-là vient pour le remplacer. Il doit ensuite mourir à cause d'un cancer. Ma mère pleure, puis décide qu'elle fera tout, tout pour moi, du moins c'est ce qu'elle me racontera souvent plus tard, quand je pourrai l'entendre. Elle aurait commencé par m'acheter un superbe berceau et à l'embellir à l'aide de voile jaune et de dentelles.

Je viens au monde au mois de mars. Ma mère est ravissante à la maternité de Charleroi. Elle porte un magnifique peignoir satiné, marine à pois blancs. Elle sourit et pose devant l'appareil photo.

Moi, à trois ou quatre jours, je suis déjà pardonnée. Je suis une belle petite fille. À la maison, je suis admirée dans mon lit ensoleillé. Cependant, ma grand-mère ne tarde pas à mourir, elle aussi. Comme son mari, elle n'a que cinquante-quatre ans au moment où elle ferme les yeux. Elle aurait vieilli trop vite à cause de la guerre. Ma

mère se rhabille de noir. Puis c'est le tour de mon autre grand-père, le riche, l'autoritaire, le puissant propriétaire ; il meurt soudainement, sans avoir mis de l'ordre dans ses papiers, du moins sans les avoir signés en faveur de mon père. Mes parents et leurs quatre enfants doivent quitter les établissements qui portaient leur nom de famille, puis la Belgique. Sur les routes, je dors dans un couffin calé au milieu des malles et des valises.

Je fête mon premier anniversaire dans les Hautes-Pyrénées. Je vis dans un village aux allures médiévales et je suis entourée de grandes personnes qui vont et viennent, sévèrement perturbées. Mon père travaille dans une carrière de marbre comme il l'a toujours fait, mais il n'est plus le fils du patron. Mes sœurs et mon frère ne sont plus des petits-bourgeois. Ils grimacent. Ils parlent des « chiottes ». Ils fréquentent une école où les enfants de dix à seize ans s'assoient dans la même classe. Et ma mère, qui se remet lentement d'une maladie mystérieuse, imprime dans sa mémoire la splendeur et la magnificence des montagnes qui bordent la vallée. Des années plus tard, elle me dira qu'on ne s'habitue pas à autant de beauté. « Tous les matins, j'ouvrais les volets et je regardais par la fenêtre pendant des heures et des heures. »

Je grandis. Ma mère fait la moue. Elle m'assoit sur ses genoux, me retient et m'oblige à la regarder. « Je n'ai plus de bébé », geint-elle. Alors je fais la moue aussi. Ça fait sourire maman et la fait changer de ton. Elle me souffle à l'oreille des « je t'aime » et me demande si je l'aime aussi. Je réponds oui, mais ce n'est pas suffisant. « Jusqu'où ? », me demande maman. Je dois répondre : « Jusqu'au ciel ! » Je connais bien ce jeu. Elle me pose trois ou quatre fois la question, avec de plus en plus d'insistance : « Jusqu'où ? ! » Je réponds vivement : « Jusqu'au ciel ! » Elle s'exclame – « Oh là là ! » – et me fait comprendre, par ses gestes et ses paroles, que je serai toujours son bébé.

Tous les jours j'apprends de nouveaux mots et je parle déjà très bien quand ma famille s'installe à Paris. Je parle bientôt avec un accent parisien et les grandes personnes rient. Elles m'écoutent, elles se poussent du coude et, toujours, elles rient. Elles me taquinent, dit-on. Elles me taquinent souvent. Elles prétendent que je suis un bébé gâté.

Elles précisent : « Gâté, pourri ! » D'ailleurs qu'est-ce que ça peut bien me faire, à moi qui est petite, de changer toujours de maison ?

Enfin, j'ai quatre ans. J'ouvre les yeux, je suis quelque part et je mesure le temps. Je vis à Ambérieu-en-Bugey que j'appelle tout simplement Ambérieu. Je connais hier, demain et après-demain. Je connais une gare d'où partent les trains qui mènent à Lyon. Je connais aussi une route bordée de peupliers géants. Bientôt, je sais compter, j'ai un an de plus et je dois insister auprès des grandes personnes pour leur faire comprendre que j'ai cinq ans.

À Ambérieu, ma maison est carrée et tout ce qui la compose et l'entoure est fait de lignes droites. À Ambérieu, je façonne mes premiers secrets. Avant de m'endormir dans la pénombre, je reçois le docteur dont j'ai parlé plus haut. Il s'assoit sur mon lit. Il n'a pas de visage. Je sais que ce n'est pas vrai, mais c'est reposant. Je respire profondément. Je passe d'un état où je suis souffrante (je simule des douleurs) à un état où je suis soulagée. Je ne sais pas comment cet adulte fait pour me soigner (je simule l'inconscience), mais il me soigne. Après, quand je reviens à moi, il me parle gentiment, en chuchotant. Je lui répons de la même façon.